

que ni l'espoir d'un avantage futur, ni la crainte d'un prompt châtement ne pouvait les engager au bien. Les accusés furent convaincus; l'un deux fut puni de mort, ses complices furent bannis, d'autres obtinrent leur pardon.

Il semblait que le discours touchant du gouverneur n'eût produit son effet que sur un seul point. Quatorze mariages eurent lieu dans la semaine parmi les déportés. Quant aux travaux, quoique leur urgence devint chaque jour plus évidente, ils n'allaient pas aussi vite qu'on l'aurait désiré. A mesure que le mois de février s'avancait, les pluies devenaient plus fréquentes, et faisaient sentir la nécessité de hâter la construction des maisons. Le nombre des ouvriers n'était malheureusement pas suffisant; l'on n'avait pu réunir que douze charpentiers sur la totalité des déportés, et les vaisseaux en rade n'en avaient fourni que seize. On leur adjoignit cent déportés comme journaliers pour les aider en nettoyant le terrain et portant le bois. Ceux-ci travaillaient avec tant de nonchalance et de mauvaise volonté, qu'à la mi-mai les baraques pour les soldats et les cabanes pour les officiers n'étaient pas encore finies. L'hôpital et les magasins pour les provisions n'étaient pas non plus achevés à cette époque.

Parmi les bâtimens qui furent commencés des

premiers, il ne faut pas oublier un observatoire destiné à recevoir les instrumens astronomiques envoyés par le bureau des longitudes. Dans les colonies fondées précédemment, l'on n'avait pas encore vu un établissement de ce genre créé dès le principe. Cette innovation annonçait que le progrès des sciences était entré pour quelque chose dans les projets des hommes qui avaient conçu l'idée de la colonie, et faisait honneur au gouvernement anglais.

Lorsque Phillip avait visité la baie à son arrivée, le temps le pressait trop pour qu'il pût l'examiner complètement. Il chargea donc Hunter dès le commencement de février d'en faire une reconnaissance détaillée. On trouva qu'elle se prolongeait vers l'est beaucoup plus que Phillip ne l'avait pensé. Le pays vers le fond du port offrait un aspect plus agréable que celui qui entourait Sidney; ainsi il n'y avait rien d'exagéré dans la description que Phillip en avait faite, lorsqu'il avait dit que d'une entrée qui n'a pas deux milles de largeur le Port-Jackson s'agrandit graduellement jusqu'à former un bassin spacieux, assez profond pour les plus grands navires, et assez vaste pour que tous ceux que l'on y voudrait réunir y fussent mouillés sûrement: mille vaisseaux de ligne y pourraient manœuvrer aisément. Il s'étend vers l'ouest environ à treize milles en ligne directe, en s'enfon-

çant dans l'intérieur du pays, et contient au moins cent petites criques formées par des langues de terre fort étroites, dont le prolongement fournit d'excellens abris contre tous les vents.

Hunter vit dans son excursion plusieurs troupes de sauvages; leur conduite fut amicale, parce qu'il les traitait avec douceur. Mais ces hommes en général marquaient peu de curiosité pour ce que les Anglais faisaient. Durant les six premières semaines, il n'en vint que deux au camp, où ils restèrent à peu près une heure. Ils eurent l'air d'admirer tout ce qu'ils voyaient; après avoir reçu chacun une hache, dont le plus âgé montra sur-le-champ qu'il connaissait l'usage, ils s'en allèrent contents. Les canots employés à pêcher étaient souvent visités, pendant qu'ils tiraient la seine, par beaucoup de naturels qui aidaient à l'opération, et dont on récompensait la bonne volonté en leur donnant une portion du poisson.

Phillip prenait toutes les précautions possibles, comme nous l'avons déjà dit, pour maintenir la bonne intelligence avec les Indiens; il avait strictement défendu à qui que ce fût d'enlever leurs zagaies, leurs lignes, leurs morceaux de résine et les autres objets qu'ils avaient l'habitude de laisser sous des rochers ou épars sur le rivage. On eut de fortes raisons de croire que ces mesures avaient été rendues inutiles par la mauvaise conduite de

l'équipage d'un canot appartenant à un des navires de transport, qui ayant essayé de débarquer dans une des anses au bas du port, fut repoussé par les naturels à coups de pierres. Quelques temps après, une troupe de dix-huit de ces sauvages mit pied à terre sur une île où des matelots travaillaient à un jardin; ils surent si bien dissimuler, et saisirent si adroitement l'occasion, qu'ils prirent une pelle, une bêche et une pioche. On leur tira un coup de fusil qui en atteignit quelques-uns à la jambe: ils laissèrent tomber la pioche; mais ils emportèrent les autres outils.

Cet événement et la conduite des déportés envers les sauvages, mirent fin à la bonne harmonie que Phillip mettait tant de soin à conserver. On n'eut plus pendant long-temps que des rapports éloignés avec les Indiens. En mars et en avril on en vit moins; on supposa qu'ils s'étaient retirés plus au nord, parce que le poisson qui fait une des bases de leur nourriture, va de ce côté.

Les instructions du gouverneur lui recommandaient de former un établissement à l'île Norfolk, découverte par Cook dans son second voyage, et inhabitée. La description avantageuse qu'il fait de cette île avait donné l'idée de ce projet; elle produit en si grande abondance le phormium ou lin de la Nouvelle-Zélande, que l'on avait pensé que la culture de cette plante serait très-

utile ; on espérait aussi tirer parti des pins de cette île pour en faire des mâts. King, lieutenant de vaisseau, fut nommé commandant de l'île ; la troupe qui l'accompagnait pour demeurer avec lui, se composait de vingt-une personnes, savoir, un sous-officier, deux soldats de marine, un aide chirurgien, deux hommes qui prétendaient connaître la préparation du lin, neuf déportés et six femmes. Tout ce monde partit le 14 février sur le brig le *Supply*. On emportait du blé, des graines de coton, et d'autres plantes que l'on devait semer, des outils et des instrumens d'agriculture et des provisions pour six mois.

Phillip s'occupa ensuite de reconnaître une baie située à huit milles au nord de Port-Jackson, et que Cook avait nommée *Broken-bay*, à cause de l'aspect brisé des terres qui la forment. Il partit en canot le 2 mars avec plusieurs officiers. Son intention était non-seulement d'explorer le port qui pouvait s'y trouver, mais aussi de voir si le terrain d'alentour était susceptible de culture, de manière à pouvoir y établir quelques familles. La visite de ce port dura huit jours : il était aussi grand que Port-Jackson ; mais le terrain qui l'entourait était haut et rocailleux, et généralement stérile. A l'extrémité occidentale on découvrit l'embouchure d'un fleuve qui reçut le nom de *Hawkesbury-River*. La branche de ce port qui s'étend

vers Port-Jackson fut nommée *Pitt-water*. Le temps fut très-mauvais pendant le séjour de Phillip dans *Broken-bay*. Tous les jours on vit des naturels ; malgré leur extérieur amical, on se tint constamment sur ses gardes. Pendant que l'on était dans le *Pitt-water*, les canots eurent beaucoup de peine à doubler une pointe à cause de la violence du vent qui était accompagné de pluie. On essaya de débarquer ; l'eau n'était pas assez profonde pour que les canots pussent approcher. Cependant un vieillard et un jeune homme qui se tenaient sur les rochers où l'on s'efforçait d'aborder, voyant l'embarras des Anglais, s'empresèrent de leur montrer les endroits où il y avait le plus d'eau. Ensuite ils approchèrent du feu, et parurent disposés à rendre tous les services qui étaient en leur pouvoir. Le vieillard conduisit deux officiers à une caverne située à quelque distance ; malgré les signes répétés par lesquels il les invitait à y entrer, ils ne le voulurent pas, quoique la pluie tombât à torrens, parce qu'ils se méprenaient sur les motifs de son empressement. Il les aida ensuite à couper des branchages pour se faire un abri pendant la nuit. Le lendemain matin on examina la caverne ; elle était assez spacieuse pour que tout le détachement y eût été à l'aise : combien l'on fut fâché alors que la défiance eût empêché de profiter des offres du vieillard ! On

ne lui fut pas moins bon gré de sa bienveillance, et on l'en récompensa par des présens.

Deux jours après Phillip étant revenu au même endroit, le vieillard accourut au-devant de lui en dansant et en chantant; il avait avec lui son fils, et plusieurs de ses compatriotes; on leur donna une hache et d'autres objets. Comme on devait retourner le lendemain à Port-Jackson, on espéra que la bonne amitié se conserverait de part et d'autre jusqu'au dernier moment. On se trompait. Dès que la nuit fut venue, le vieillard vola une bêche, et fut pris sur le fait. Le gouverneur jugea qu'il devait, en cette occasion, donner quelque marque de mécontentement. En conséquence cet homme s'étant approché, il le frappa légèrement sur l'épaule, et le repoussa en lui montrant la bêche. C'en fut assez pour détruire un moment l'amitié que ces Indiens avaient montrée jusqu'alors. Le sauvage saisissant sa zagaie, la leva sur Phillip; mais frappé du sang-froid du gouverneur, ou dissuadé par les représentations de ses compatriotes, il baissa son arme et s'en alla. Certes on ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse de ce vieillard dans cette circonstance, car Phillip était au milieu de plusieurs officiers. Le courage est donc une qualité dont les habitans de la Nouvelle-Hollande sont doués. Le voleur revint le lendemain avec beaucoup de ses compa-

triotés. Pour lui faire sentir sa faute, on ne lui donna rien, tandis que les autres reçurent des haches et d'autres objets en présent. La conduite de Phillip était, comme on le voit, bien propre à gagner aux Anglais l'affection des naturels; malheureusement ils n'y mettaient pas tous, ainsi qu'on l'a dit plus haut, la même douceur.

La pluie continuelle empêcha le gouverneur de retourner par terre à Port-Jackson, comme il en avait eu le dessein, pour reconnaître le pays intermédiaire qui paraissait dégagé de broussailles et susceptible de culture.

Pendant que les travaux avançaient, on vit le brig expédié à l'île Norfolk revenir le 19 mars. Le lieutenant Ball, qui le commandait, rapporta qu'il n'y était arrivé que le 29 février, quinze jours après son départ. Le ressac l'avait empêché pendant cinq jours de débarquer. Enfin on découvrit une petite ouverture dans le récif, et l'on en profita pour mettre à terre les hommes, le bétail et la cargaison. On trouva le terrain si complètement couvert de bois, qu'il n'y avait pas un espace suffisant pour y dresser une tente. Du reste, King parlait avec éloge de la fertilité de l'île; tout ce qu'il avait semé lui donnait déjà les plus belles espérances.

Cette île qui a sept lieues de tour, porte des traces d'éruption volcanique, car l'on y rencontre

beaucoup de pierres poncees à la surface du sol. Elle est très-bien arrosée : une rivière sortant de la plus haute montagne, nommée Mont-Pitt, coule dans une belle vallée, et se divise en plusieurs branches assez fortes pour faire tourner des moulins ; on découvrit aussi un grand nombre de sources d'eau excellente.

La brise de mer tempère la chaleur du climat pendant l'été, et en hiver il est si doux, que les plantes ne cessent pas un instant de végéter. Des pluies entretiennent la verdure des arbres et des arbustes, dont on donnait les feuilles pour nourriture aux bestiaux, parce qu'il ne croissait pas un brin d'herbe. La bonne santé des Anglais a prouvé suffisamment la salubrité de l'air. Les pins de cette île sont les plus beaux que l'on puisse voir : on en abattit un qui avait cent quatre-vingt-deux pieds de long ; un autre avait neuf pieds de diamètre. On trouva dans les bois le bananier, la fougère dont se nourrissent quelques peuples sauvages, le chou palmiste, quelques autres plantes bonnes à manger, et enfin le phormium, objet de la fondation de cette petite colonie.

Quel dommage que tant d'avantages soient diminués par le défaut d'un endroit commode pour débarquer ! La seule baie qu'il y ait, est fermée par un récif de corail, qui n'offre de passage que pour un canot et à la mer descendante ; le dé-

barquement est dangereux. Un master et quatre matelots y périrent.

On ne trouva dans l'île que des rats. On pouvait craindre que ces animaux malfaisans et les fourmis ne fissent beaucoup de tort aux récoltes ; cependant on espérait avec quelques précautions réussir à s'en débarrasser.

Ce fut en revenant de l'île Norfolk que Ball découvrit l'île Howe, et un peu plus près de Port-Jackson rencontra un des récifs dont ces parages sont parsemés.

Au mois d'octobre Phillip envoya à l'île Norfolk un nouveau détachement composé d'un officier, de huit soldats, et de trente déportés, dont vingt hommes et dix femmes. On a vu par la relation d'un navigateur que cet établissement avait prospéré, que la culture y avait fait des progrès, et que ses habitans étaient nombreux et laborieux.

Mais pour ne pas anticiper sur les événemens, revenons à la colonie principale où Phillip donnait chaque jour des preuves de son zèle ardent. Que de contrariétés il éprouvait ! Tantôt la conduite des déportés envers les naturels effarouchait ou aigrissait ceux-ci ; tantôt des accidens faisaient périr le bétail, et malgré ses soins assidus, il avait le chagrin de voir que le nombre des moutons au lieu d'augmenter, comme on aurait

dû s'y attendre, diminuait. Au mois de juin la négligence des gens chargés de garder le gros bétail fit éprouver une perte que l'on sentit vivement. Deux taureaux et quatre vaches s'étant éloignés de leur pâturage, s'égarèrent dans les bois; on ne les revit plus. Leur gardien les chercha inutilement pendant deux jours; on suivit leurs traces jusqu'à une certaine distance; ensuite il fut impossible de les reconnaître. Quelle triste perspective! être chargé du soin de tant d'hommes dans une terre lointaine et déserte, et craindre la disette de vivres, si l'arrivée des secours qui étaient attendus de la métropole éprouvait du retard! Il fallait un grand courage et une persévérance inébranlable, pour n'être pas rebuté par de tels obstacles, surtout au milieu d'une population pervertie, et qui donnait souvent des preuves d'une dépravation incorrigible. Les châtimens semblaient perdus pour l'exemple.

Cependant les soins de Phillip s'étendaient à tout. Ayant reconnu le pays au nord de Port-Jackson, il voulut quelque temps après essayer de s'avancer dans l'ouest. Le 15 avril il partit avec un détachement muni de vivres pour quatre jours. Après avoir débarqué au fond d'une anse, on arriva bientôt sur les bords d'un lac entouré de fondrières et de marécages, où l'on enfonçait quelquefois jusqu'à la ceinture. Ce fut là que l'on vit

pour la première fois un cygne noir; ensuite on trouva un pays aride et hérissé de rochers. Les hauteurs étaient couvertes d'abrisseaux en fleur; divers obstacles en rendirent la montée et la descente difficiles, et en beaucoup d'endroits impraticables. A quinze milles de la côte, la vue peut s'étendre au loin; on aperçut des montagnes, dont la hauteur fit juger qu'elles devaient donner naissance à un fleuve considérable.

Huit jours après Phillip entreprit une nouvelle excursion dans une direction un peu différente de la première. Ayant débarqué au fond du port, il trouva des plaines auxquelles succédèrent des bois si épais et si embarrassés de broussailles, qu'après avoir consommé la plus grande partie du jour en efforts inutiles pour s'y frayer un passage, il fallut renoncer à l'entreprise et revenir sur ses pas. Pendant trois jours l'on continua ensuite de voyager à l'ouest à travers une belle plaine ondulée. Le sol en paraissait très-bon, à l'exception de quelques endroits qui étaient pierreux. Les arbres étaient séparés les uns des autres par des intervalles de vingt à quarante pieds, où l'on ne voyait pas un seul buisson. Au bout de cinq jours de marche, on gravit sur une colline du haut de laquelle on découvrit pour la première fois les montagnes qu'on avait vues dans les courses précédentes, et qu'on avait nommées Carmar-

then-Hills, Richmond-Hills et Landsdown-Hills. On jouissait dans ce lieu d'une perspective si magnifique, que Phillip désigna la colline par le nom français de *Bellevue*. La distance des montagnes où il avait eu le dessein d'arriver, lui parut être de trente milles. Comme il n'avait pu emporter des vivres que pour six jours, parce que les gens qui l'accompagnaient étaient chargés de tentes et d'autres bagages fort lourds, il ne put aller plus loin. D'ailleurs il fallait faire chaque jour sa provision d'eau; car on n'était pas toujours sûr de rencontrer des étangs formés par les pluies. En commençant cette petite expédition, l'on n'avait pas pu se figurer les obstacles multipliés que l'on aurait à surmonter; ici des ravines profondes, là des broussailles impénétrables forçaient à s'écarter de la direction que l'on avait eu l'intention de suivre: l'on n'avait parcouru en cinq jours que trente milles en ligne droite. Les montagnes étant trop éloignées pour que l'on pût espérer d'y atteindre avec ce qui restait de vivres, on reprit le chemin de Port-Jackson. Le retour fut moins pénible: les arbres abattus et d'autres indices marquaient la route qu'il fallait suivre; en un jour et demi Phillip rejoignit ses canots.

L'aspect du pays confirma Phillip dans l'opinion, qu'en avançant davantage dans l'intérieur, l'on découvrirait un fleuve; les circonstances le

forcèrent de suspendre l'exécution d'un nouveau voyage. Toutefois les cantons reconnus dans la dernière course avaient paru si convenables pour la culture, qu'au mois de novembre il y forma un établissement qui pouvait être d'un grand secours pour celui de Sidney-cowe, où le terrain était bien moins fertile. On y envoya dix déportés qui entendaient la culture. Ce nouveau poste fut nommé *Rose-Hill*, parce qu'il est situé sur une éminence; cette dénomination fit ensuite place à celle de Paramatta. L'événement a prouvé la justesse des vues de Phillip.

Ce gouverneur, malgré les embarras multipliés qui entravaient son zèle, dut à la fin de l'année 1788 éprouver un plaisir bien vif en voyant les progrès de la colonie qui lui devait la naissance. Il avait dû s'attendre à rencontrer des difficultés de tout genre; elles furent grandes sans doute, mais bien moins qu'il ne l'avait supposé. Les matériaux ne manquaient pas pour les constructions; l'on avait, en creusant dans le sol rocailleux, découvert des sources d'eau douce très-abondantes. Déjà plusieurs acres de terrain mis en culture promettaient des récoltes en froment, en orge et en seigle. On devait naturellement espérer de voir par la suite la colonie en état de se passer de tout secours étranger pour sa subsistance. Cependant des années devaient se passer

avant que l'on pût se procurer dans le pays même toutes les choses dont on avait besoin.

On fit au 31 décembre le dénombrement de la population. Depuis le jour de l'embarquement en Angleterre elle avait perdu dix personnes de la garnison et cent cinq déportés des deux sexes; parmi ces derniers, treize avaient disparu sans que l'on sût ce qu'ils étaient devenus : quatre avaient été tués par les naturels, cinq avaient été exécutés pour leurs méfaits, le reste était mort de maladie.

En faisant au commencement de 1789 le calcul des gens employés à la culture des terres, on n'en trouva que deux cent cinquante; ce qui était bien peu, pour que l'on pût être dispensé de demander à la métropole les premiers besoins de la vie. Les autres déportés étaient occupés à différens travaux publics, par exemple, dans les magasins, dans les chantiers, et à la construction des maisons, etc. L'âge ou les infirmités en mettaient beaucoup hors d'état de travailler; enfin les militaires, les femmes et les enfans ne pouvaient être d'aucun secours.

Quelques personnes libres s'étaient établies dans la colonie; elles furent très-utiles en aidant aux autorités à surveiller les déportés, et en donnant à ceux-ci l'exemple d'une vie laborieuse: malheureusement les mauvaises habitudes prévalaient

plus souvent; la paresse, cause première de la mauvaise conduite des déportés, continuait à exercer sa pernicieuse influence; ils mettaient dans leur travail une nonchalance dont ils ne calculaient pas qu'ils auraient à souffrir. Mais ils aimaient mieux tirer leur subsistance des magasins publics, que de se donner de la peine, et contribuer par là à s'assurer une existence indépendante de la chance qu'ils couraient si les provisions venaient à s'épuiser.

Au commencement d'avril et pendant toute sa durée, les hommes employés du côté de l'entrée du port annonçaient tous les jours qu'ils trouvaient constamment, soit dans les creux des rochers, soit sur le rivage, des cadavres de naturels. On ne savait à quoi attribuer cette mortalité; enfin on amena une famille de ces infortunés, et l'on reconnut qu'ils étaient enlevés par la petite vérole. On devait craindre d'introduire dans la colonie une maladie qui causait de si terribles ravages parmi les naturels; mais en même temps l'humanité prescrivait de sauver la vie de ces malheureux, et on espérait que ce service les disposerait favorablement pour les Anglais. On porta deux hommes âgés, un petit garçon et une petite fille, dans une cabane séparée à l'hôpital. Les premiers étaient trop fortement attaqués pour pouvoir guérir; les deux enfans au contraire allèrent